

&Le gynécologue, passeur de la crise du milieu de la vie

Pendant un an, j'ai assisté, tous les quinze jours, à une après-midi de consultation ménopause dans un hôpital. A son gynécologue, une femme parle des modifications corporelles qui l'angoissent, de l'impression que son corps n'est plus le même. S'il se montre attentif et prêt à entendre, elle lui dira ses détresses.

Quand Marguerite arrive à la consultation, elle est déjà suivie par un gynécologue qui lui a prescrit un traitement hormonal. A la gynécologue qui lui demande : - *“ Qu'attendez-vous de moi ? ”*, elle avoue : - *“ J'entends parler de choses miraculeuses. Dans ma tête, j'ai toujours des moments d'humeur, de déprime. ”* Elle vient donc à une consultation de ménopause pour une dépression sub-clinique.

Peu avant, Marie Louise, 46 ans, avait été accueillie aux urgences pour une hémorragie qui avait duré toute la nuit. Comme elle n'a qu'un très petit fibrome, le médecin commente - *“ C'est bizarre, quand même ! ”* Puis ajoute, comme si elle pensait à haute voix : - *“ Il n'y a rien dans l'état organique qui puisse expliquer cela ; je ne sais pas. ”* Elle lui demande : - *“ Avez-vous des angoisses ? ”*

Marie Louise (avec vivacité) : - *“ Pas du tout ! Je suis formateur en micro-informatique. Je mange normalement, je fais beaucoup de sport ! ”*

Le médecin conclut : *“ Je pense que la ménopause est entrain de s'installer, mais vos troubles ne sont pas spécifiques. ”*

Comme je recevais certaines de ces femmes en entretien, je me suis intéressée à repérer l'effet des paroles proférées par le gynécologue¹. Voici ce que me dit Marie Louise, une semaine après cette consultation. - *“ Je suis en pré-ménopause. Je vieillis, je le vois à ma peau, si je veille tard, ça se voit tout de suite. Je discute avec ma gynécologue. Les femmes, elles peuvent en parler. S'il y a des femmes qui disent : “ ça ne m'a rien fait ”, tant mieux pour elles !. Si je viens la voir ici, c'est pour la gynéco et la ménopause. J'ai changé de gynécologue parce que l'autre me prenait pour une demeurée ; c'était un gynéco qui a pignon sur rue. Il me disait toujours que tout était normal ! Elle précise : - “ Peut-être sur le plan physique, mais c'est sans compter le caractère. La ménopause est un état qui m'a amenée à m'interroger ”.*

Marie Louise appelle *caractère* la dimension psychique ; ce qui, dans son cas, n'est pas faux. Elle dit que les hommes de sa vie ne lui ont pas apporté grand chose. Elle a vécu 10 ans

avec le père de son fils, qui a 15 ans. *“J’avais décidé : un enfant pour 30 ans. Un seul enfant, c’est bien. Il y a aussi les circonstances, j’ai divorcé, mon fils avait trois ans. Je suis quelqu’un d’intègre. Un mari qui a une maîtresse, il ne va pas le dire, il a fallu que je mette les pieds dans le plat ”* Elle l’a forcé à s’expliquer ; le lendemain elle était chez l’avocat et c’était fini. *“Je me suis dit : un vase fêlé coule toujours. ”*

Cette femme va reprendre, en son nom, les dires de sa gynécologue: *“ Dernièrement, j’ai eu une hémorragie, ; j’ai un fibrome mais rien ne prouve que ça venait de là. Avant mes règles, je deviens blanche, je me sens vraiment toute seule, pas assistée ; toute seule vraiment. Avant, les femmes ne voulaient pas en parler.*

Triste, elle remarque : *“Le médecin n’a pas le temps. ”* Marie Louise vient d’une famille nombreuse: *“ Quand je pense à maman, elle avait du courage ! A l’époque, il n’y avait pas de pilule. Mes parents ne sont pas expansifs. Ils n’aiment pas trop parler. On s’est tous suivis : j’ai un frère, on est de la même année. J’ai souffert de manquer de choses, nous avions les vêtements de la mairie. ”* Il est, bien sûr, plus facile pour elle de parler des carences matérielles. Si les relations restaient superficielles, il y avait sa propre incapacité à exprimer une difficulté : *“ Si j’avais des conflits avec les parents, moi, je mettais dans un tiroir ; je ne peux pas dire. Ce mode de fonctionnement, je l’ai toujours eu ”*. Depuis l’enfance, elle ne sait pas parler de ses souffrances. Sa seule façon, serait-elle de saigner ? Ce qui ne trouve pas à s’exprimer en mots viendrait là se court-circuiter dans du somatique, seul langage permis à la souffrance ?

Comme son mode de défense semble passer par un agi immédiat - quand il y a des problèmes, on s’en débarrasse - nous pouvons penser que si l’écoute de sa gynécologue n’avait pas été aussi fine, Marie Louise aurait pu aller demander une ablation d’utérus.

Dans une consultation consacrée à la ménopause - du simple fait de l’existence d’un THS - le médecin est supposé non seulement savoir sur le corps, mais pouvoir apporter des remèdes aux maux de ce moment de la vie. Du coup les maux sont mis en mots, dans une demande qui n’aurait pas eu lieu sans une offre préalable de soulagement.

Blanche Marie est mauricienne, elle entre, accompagnée par son mari, dans le bureau en lançant: *“ Dr, vous êtes mon dernier espoir!”* Elle dit saigner abondamment et raconte une série de traitements hormonaux qui ont échoués. Elle sort un agenda où les jours sont entièrement occupés par l’inscription de l’intensité des saignements qui semblent avoir envahi toute sa vie. Ils ont augmenté, de façon dramatique, depuis février. Comme le médecin la fait parler, elle finit par raconter que sa fille aînée a eu, trois mois auparavant, un grave accident dont elle garde, malgré les soins reçus, d’importantes séquelles. Il apparaît aussi qu’en février - donc juste avant l’intensification des saignements – Blanche Marie a appris que sa fille cadette est

porteuse d'une neurofibromatose asymptomatiqueⁱⁱ, maladie génétique que sa mère à elle lui avait transmise.

Le Dr B. commente, plutôt pour elle-même : - “ *Au fond vous saigniez à la place de pleurer.* ”

Est-ce ces paroles qui ont permis au traitement hormonal proposé d'être d'emblée efficace sur le symptôme? Car elle revient à la consultation suivante, ravie : l'hémorragie est terminée, elle a des règles tout à fait normales. Tout se passe bien, conclue-t-elle. Elle a acheté le livre du Dr B. : - “ *Grâce à ce que j'ai lu dans votre livre, je vais aller toute seule en Tunisie pour faire de la Thalasso!* ”

Ce qui a été dit à la première consultation a permis un transfert très positif de Blanche Marie sur son gynécologue et sur son livre. Elle y a lu que la péri-ménopause était un moment important, où l'on avait le droit de s'occuper mieux de soi et de prendre des décisions pour l'avenir. Elle annonce, d'ailleurs, sur un ton cérémonial : - “ *Docteur, nous avons un an pour faire un dosage hormonal. Alors, mon mari sera à la retraite et nous partons pour l'Ile Maurice!* ” Elle lui demande de dédicacer le livre et part en nous remerciant et en nous embrassant avec effusion.

Quand je reçois B. M. en entretien, elle est encore accompagnée de son mari et me demande s'il peut y participer. B. M. (exclamative): - “ *Que je puisse respirer sans lui ! J'ai été deux semaines à la thalasso seule. Le médecin devait entendre ce que je ne lui disais pas; elle a été d'une gentillesse ! Cette eau de mer - je suis née dans une île - j'ai besoin de me ressourcer. (Enthousiaste): Le traitement hormonal... à la limite, je me serais laissée aller ; je traînais en robe de chambre, à l'âge de 46 ans.* ”

Grâce au transfert sur sa gynécologue, Blanche-Marie s'est autorisée à aller seule en thalasso, à prendre un certain champ par rapport au mari et à sortir d'une dépression dans laquelle elle n'avait même plus le courage de s'habiller. Elle déplace son amour de transfert sur la femme médecin qui l'a reçue au bord de la mer. “ *Elle devait entendre ce que je ne lui disais pas* ”, peut aussi s'appliquer à la souffrance que sa gynécologue a entendue, au-delà du saignement. Mais Blanche Marie n'a pas uniquement repris goût à son corps. Elle peut aussi dire l'importance de la mer pour quelqu'un né dans une île ; le projet de prendre leur retraite dans son pays d'origine semble avoir été élaboré dans ce contexte.

Blanche Marie va ensuite mettre des mots sur le vécu dépressif qu'elle a traversé: - “ *J'ai une ligature de trompe depuis l'âge de 32 ans, parce que je ne pouvais plus supporter les moyens de contraception. Mon mari s'est proposé; j'ai estimé qu'il pouvait encore avoir des enfants et que moi, grand-mère, je n'allais pas refaire ma vie de couple avec un petit bébé. Je préférais m'occuper des petits enfants. Même si lui, il refaisait sa vie.* ”

Son fantasme d'être abandonné par un mari au profit d'une épouse plus jeune, encore capable de concevoir, suscite l'évocation d'une autre perte : *“ J'avais 21 quand mon mari m'a laissé seule – il est dans la marine de guerre -. J'ai perdu un bébé au sixième mois de grossesse ; même pas une tombe ! (pour le bébé). Il m'est resté là mon bébé (Blanche-Marie montre que c'est en travers de la gorge). Je n'arriverai pas à en guérir, c'est ma grosse croix à porter. ”* La perte de son bébé, la fait reparler de la perte de sa fécondité, de sa décision de ligature, opération suggérée par le mari. Il semble qu'il y ait là un grief inconscient contre lui, grief fréquent à la ménopause : que lui puisse continuer de procréer quand elle ne le peut plus. Mais ce n'est qu'au moment où elle aborde la ménopause que toutes ces pertes émergent.

Elle revient sur la maladie héréditaire qu'elle a transmise à l'une de ses filles- “ Que moi, je sois malade, passe ; mais pas ma fille. J'ai longtemps porté ce fardeau : je me sentais minable par rapport à tous les autres humains. Cela vient de maman; je lui en ai voulu. ” Des dix enfants, ils ne sont que trois à être touchés. “ Je lui en voulais de lui en vouloir et je m'en voulais de lui en vouloir. La dernière fois que je l'ai vue, j'avais 18 ans ; je ne l'ai pas revue. Je ne leur ai pas dit “ au revoir ”. A dix huit ans, je me suis mariée enceinte : la honte est venue dans la famille par ma faute. J'avais trahi la confiance de mes parents. J'étais au lycée, le bateau de mon mari faisait escale. Il m'a dit : - ‘Fais-moi confiance’. Je lui ai fait confiance, j'ai eu mon bébé ”.

Blanche-Marie n'est revenue à l'Ile Maurice que vingt ans plus tard. Ses parents étaient déjà morts. Elle y est retournée parce que son mari y partait pour un contrat de coopération maritime entre les deux pays : “ je n'y suis pas retournée de moi-même ; je n'étais pas courageuse ”.

“ J'aime bien faire l'amour avec mon mari – déclare-t-elle - En fait, nous étions d'éternels fiancés : les lettres, les coups de fil, une perm... Elle dit avoir souffert de sa vie de femme de marin, surtout quand le printemps arrivait : “ Tous ces couples qui s'embrassaient, qui s'enlaçaient. Mais, quand on est ensemble, on est gourmand l'un de l'autre, c'est pour le plaisir de s'aimer. ” B. M. s'adresse à son mari : - “ Ces derniers temps, j'avais moins envie de toi. Puis, à moi : - “ C'était avant que vous me voyiez; J'avais les seins douloureux. Mon mari posait les mains sur ma poitrine, je tournais le dos. ”

Le mari: - *“ Je n'insistais pas. Mais tu étais malheureuse. Maintenant, c'est différent parce que tu te sens mieux. ”*

B. M.: - *“ Une seconde vie! Ça me fait même peur, à la limite. L'Ile Maurice, c'est la villégiature. Notre fille y habite.*

Seule avec moi, elle parle de la mission pour laquelle son mari doit partir dans le Pacifique : *“ Le message est arrivé, avec son nom à lui ; ils ont besoin de lui. J'ai besoin que mon mari soit*

mon héros.” Son visage s’illumine : “ *Il est mon héros, Mon père était un héros à mes yeux. Mon papa travaillait à la Banque de Londres; il n’avait que son certificat d’études. Il fallait renier son origine indoue. Je souffre parce que je ne sais pas parler ma langue. Je vais l’apprendre et aussi la danse indoue et la danse de l’Ile Maurice ; connaître un peu plus sur mes origines. A l’école anglaise, nous ne pouvions plus parler notre langue. Mon père a joué l’intégration.*”

En venant en Europe et en épousant un européen, n’aurait-elle pas été jusqu’au bout de cette intégration voulue par son père? Cette hypothèse lui plaît.

Blanche-Marie raconte comment elle triche : elle se fait des shampooings colorants, elle utilise une crème contour des yeux et une crème hydratante, elle met son rouge à lèvres. Elle associe attendrie: “ *Maman avait sa poudre de riz et son rouge à lèvres, rouge brillant, ses petits chapeaux, ses gants et ses chaussures assorties au sac à main. Elle avait des culottes avec des élastiques en caoutchouc qui claquaient. Ce sont des souvenirs formidables!*”

Pour conclure, je lui dis: “ *Si une mère se fait belle, si elle danse, elle permet à ses filles de faire de même*”.

La ménopause est un passage qui peut avoir, pour une femme, la valeur d’une passe si le passeur – le gynécologue à qui elle s’adresse – veut bien l’entendre. . Il est le véritable passeur de la crise du milieu de la vie.

ⁱ. Mais aucune écoute des patientes n’aurait été possible sans la collaboration et la confiance dont Marianne Buhler m’a fait l’honneur. Qu’elle en soit, encore une fois, remerciée.

ⁱⁱ Maladie de Recklinghausen